Arendt

Sur le concept d'œuvre : œuvre, travail et monde chez H. Arendt[1]

Laurent Cournarie

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

I. Œuvre en tant qu'œuvre

Qu'est-ce qu'une œuvre ? La question surprend. Mentalement, on aimerait la compléter, et spontanément on la complète en disant : qu'est-ce qu'une œuvre d'art ? Une œuvre, c'est une œuvre d'art.

Sans doute la question de l'œuvre trouve-t-elle dans l'art sinon sa résolution, du moins son lieu de problématisation privilégié. Peut-être même l'œuvre d'art est-elle le modèle de toute œuvre. L'œuvre d'art est œuvre *eminenter*. C'est dans l'œuvre d'art que l'œuvre réalise son essence d'œuvre. Résistons pourtant, pour commencer, à la réduction (séduction) de l'œuvre à l'œuvre d'art. Qu'est-ce donc qu'une œuvre en tant qu'œuvre ? Mais comment s'orienter vers cette question sans l'appui de la référence à l'art ? Est-on certain que l'intelligence de l'œuvre ne soit pas implicitement prélevée sur celle de l'œuvre d'art ? Penser l'essence de l'œuvre (œuvre en tant qu'œuvre) n'est-ce pas toujours, même implicitement, penser à (partir de)

1 Ouvrages cités : H. Arendt, *La condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1983 ; *La crise de la culture*, Idées Gallimard, 1972. Et Michel Guérin, *Qu'est-ce qu'une œuvre ?* Acte Sud, 1992.

l'œuvre d'art ? Le concept d'œuvre en tant qu'œuvre est un concept dérivé et en quelque sorte privatif : c'est le concept d'œuvre d'art, moins le concept de l'art

Mais après tout, le contraire est tout aussi vrai. Car la notion d'œuvre d'art est composée : c'est même un jugement condensé : œuvre "de l'art" — qu'on peut interpréter différemment : 1) œuvre qui est "faite avec art" (ouvrage d'art) ; 2) œuvre qui prétend à la beauté artistique (objet esthétique) ; 3) œuvre qui appartient au domaine de l'art (objet d'art). On peut analyser la notion "œuvre d'art" ainsi : genre, "œuvre" — *ergon* en grec, *opus* en latin, *work* en anglais, *werk* en allemand, et "art" différence spécifique. L'œuvre d'art ne peut pas être la vérité de l'œuvre puisqu'elle en est une espèce ou une forme. L'œuvre d'art n'est pas l'origine de l'œuvre, le lieu de sa provenance, mais un type ou un mode de l'œuvre.

Ainsi il y a toutes sortes d'œuvres : les œuvres d'art, mais aussi les ouvrages d'art, artisanal ou technique, et bien d'autres choses encore, comme le révèle le langage ordinaire. On parle des œuvres intellectuelles ou de l'esprit, des bonnes ou mauvaises œuvres (christianisme), des œuvres caritatives ou sociales. Ce qui rassemble ces différentes significations ou ces différents usages du mot "œuvre", c'est l'idée de "faire". L'œuvre est le résultat d'un certain "faire", d'une activité productrice. L'artiste produit une œuvre. Mais c'est également le cas pour l'écrivain, ou le penseur, et même le chef d'entreprise. Il y a l'œuvre de l'artiste, de l'écrivain et aussi de l'entrepreneur. L'entrepreneur est créateur d'entreprise, ou l'entreprise est l'œuvre de l'entrepreneur. Rien n'oblige, sinon peut-être un préjugé philosophique, à réduire l'œuvre à l'œuvre d'art, la création à la production artistique. La volonté d'entreprendre est aussi une volonté créatrice qui engendre quelque chose de nouveau qui est censé survivre à son entrepreneur.

L'œuvre est donc simplement l'objet produit par une activité, et cet objet peut être intellectuel, matériel, ou institutionnel. Mais comment qualifier l'activité qui est à l'origine de l'œuvre ?

La question peut trouver deux réponses. La première a été spontanément retenue : l'œuvre est le résultat d'une activité de production. Mais le langage courant atteste un autre champ sémantique de l'œuvre qui relève de l'action : l'œuvre du diable désigne ce qui est dû à l'action du diable. Œuvrer signifie mettre en action, en pratique, en application (mise en œuvre, mettre main à l'œuvre, être à pied d'œuvre). Une œuvre désigne toute action ou tout ensemble d'actions accomplies par un sujet en vue d'un certain résultat.

Autrement dit, l'œuvre est toujours un produit. Mais ce produit ou ce résultat peut être engendré par deux activités que la langue et la pensée grecque distinguent : activité proprement productrice ou *poièsis* et activité pratique ou *praxis*. Or s'il y a une différence de nature entre produire et agir (faire en produisant et faire en agissant) alors l'œuvre qui en est le résultat sera également de nature différente. Le bilan de cette première analyse serait donc qu'à la place d'un concept (l'œuvre), on en aurait deux : l'œuvre produite et l'œuvre agie.

C'est pourtant ce que le recours à l'étymologie indique (cf. *Vocabulaire européen des philosophies*, « Œuvre »). "Œuvre" appartient à la vaste famille des mots associés à la racine indo-européenne **op*-, qui exprime l'« activité productive ». C'est cette racine qu'on retrouve en latin :

Ops, opis : abondance — d'où *copia*, ressources, richesses

Opus, operis : travail et produit du travail — d'où *opifex* : ouvrier, artisan et le féminin *opera* : activité, soin.

L'autre nom racine est * *werg* qui désigne l'action, d'où en grec :

Ergon : tâche, œuvre

Energeia : acte, activité

Organon : outil, organe

Ergazomai : travailler

— et en allemand et en anglais : *werk, work*.

Laurent Cournarie - © *Philopsis* – Tous droits réservés

Ainsi ce qui permet le rapprochement des deux sens, c'est la référence commune au travail : *opus* c'est le travail et/ou son résultat : *work, werk* c'est l'ouvrage et/ou le travail qui en est la cause.

Autrement dit, le concept d'œuvre en appelle trois autres : production (*poièsis*), action (*praxis*) et travail. Elle circule entre les trois pour les rapprocher. On dira ainsi qu'une œuvre est le résultat d'une activité productrice ou pratique, elle-même comprise toujours comme un certain travail, ou plus simplement : est une œuvre le produit d'un certain travail, que le travail soit une action (c'est-à-dire la mise en œuvre d'un ensemble de moyens en vue d'une fin) ou une production (c'est-à-dire la fabrication d'un objet). Cette équivalence de l'œuvre et du travail est attestée partout. "Œuvrer" a toujours été synonyme d'agir et de travailler. Le premier synonyme d'œuvre est : travail. Viennent ensuite, ouvrage, action, besogne, entreprise, production tâche, création… L'étymologie française indique : au XIIè : «objet créé par l'activité, le travail de quelqu'un» (*Canticum Habaccuc,* 2 ds *Psautier Oxford,* éd. Fr. Michel, p.239). En allemand et en anglais, l'équivalence œuvre-travail est massive : *Werk* : usine — lieu où l'on travaille pour produire de la valeur ; œuvre ; œuvre d'art ; ouvrage — *Gottes Werk* : œuvre de Dieu, ou *E Werk* centrale électrique (l'usine qui produit de l'électricité).

Il est vrai que le travail se dit aussi, et peut-être plus volontiers, à partir de deux autres familles de mots latins hétérogènes :

Labo, labare : glisser, s'écrouler — d'où *labor* comme labeur, charge

Tripalium (sur *palus*, pilori, poteau), le travail comme supplice.

Parce qu'on ne conçoit pas d'autre manière pour une activité d'engendrer une œuvre que le travail, non seulement la production mais aussi l'action sont subsumées sous le concept de travail. Quand naguère l'artiste parlait de son œuvre, il parle aujourd'hui de son travail — voulant dire sans doute un travail en cours, une recherche, mais aussi peut-être un refus de l'œuvre avec les connotations d'achèvement, de belle forme qui appartiennent à l'art pré-moderne. Mais c'est dire si le langage atteste cette universalité du travail : même l'artiste se qualifie par le travail, même s'il ne se nomme pas exactement ou rarement un "travailleur". Et puisque le travail implique un savoir-faire et donc une maîtrise technique, on peut aisément déterminer le champ où situer la réflexion sur l'œuvre : le champ de la production-travail-technique — et c'est par rapport à cette séquence qu'il faut également situer l'œuvre d'art.

C'est ce qui est sédimenté dans la langue. On observe une extrême labilité entre produire, faire et travailler. *Opera, æ*, en latin désigne : 1 travail, activité ; 2 soin attention, peine. Soit cette formule sous la plume de Cicéron dans son traité *Sur les devoirs* (Gaffiot, p. 1081) : *sine hominum manu atque opera*. On peut traduire "sans la main ni le travail" ou "ni l'activité" ou "ni la peine" de l'homme. L'œuvre suppose l'activité de l'homme qui agit sur la nature et qui lui ajoute quelque chose. Et cette action qui est une production implique un effort, une peine. Or comment nommer une activité qui, à la fois, transforme la nature, réalise une chose, exigeant un savoir-faire et beaucoup de sacrifice, sinon comme un travail.

Pour autant, on peut se poser philosophiquement trois questions :

(1) ne convient-il pas de maintenir *poièsis* et *praxis* comme deux types d'activités distinctes ? Ou encore, n'est-ce pas la confusion (moderne) entre *poièsis* et travail, qui conduit à confondre *poièsis* et *praxis* ?

(2) le résultat d'une action mérite-il d'être appelé une œuvre, au même titre que le résultat d'une production ? L'œuvre est-elle aussi essentielle à l'action qu'à la production ?

(3) s'il n'y a pas d'œuvre sans travail, ne peut-il pas y avoir de travail sans œuvre ? Et donc n'y a-t-il pas comme un travail de l'œuvre qui atteste d'un sens humain inaccompli par le travail ?

Autrement dit, peut-être la question principale que pose le concept d'œuvre est précisément la place qu'occupe le travail dans l'activité correspondante. C'est pourquoi si le concept d'œuvre d'art concerne essentiellement le concept d'œuvre, si donc la première intention de traiter de l'œuvre d'art pour traiter de l'œuvre n'était pas injustifiée, c'est

Laurent Cournarie - © *Philopsis* – Tous droits réservés

précisément parce qu'il interroge la possibilité d'une œuvre qui ne soit pas le résultat d'un travail, ou l'éventualité d'une activité qui, tout en étant productrice, déroge à la loi du travail : l'œuvre d'art comme l'exception de l'œuvre au travail.

II. L'œuvre et le travail

Si nous prenons le parti d'une pensée de l'œuvre (de l'œuvre « tout court » comme dit Michel Guérin, *op. cit*., p. 9) sans être immédiatement une méditation sur l'art, autrement dit si l'on essaie de comprendre ce qui fait qu'on nomme un produit une œuvre, il faut réfléchir en priorité au rapport entre l'œuvre et le travail.

Deux thèses se disputent notre relation à l'œuvre : d'un côté l'évidence que l'œuvre est le produit d'un travail ; de l'autre la conviction que l'œuvre s'excepte du travail. L'œuvre demande du travail mais elle échappe au travail ou ne s'y réduit pas. M. Guérin le dit parfaitement :

> « Un lieu commun de notre culture, sans doute incontournable, est l'opposition de l'œuvre et du travail. La première se distingue du labeur, vulgaire et pénible, par la noblesse qui lui est attachée. Elle atteste une activité désintéressée de l'esprit (supposant l'indépendance relative par rapport aux besoins) qui contraste avec l'abrutissement dans lequel la seule orientation du travail plonge l'espèce humaine. On ne peut ignorer cette discrimination.
>
> Cependant, l'œuvre aussi coûte du travail. Mais la relation entre les deux termes n'est pas réversible, puisque si le travail s'implique dans l'œuvre comme sa condition, inversement il est impossible d'affirmer que tout travail se conclut comme œuvre » (Michel Guérin, *op.cit.*, p. 11).

Autrement dit, l'opposition entre travail et œuvre n'est pas arbitraire : elle est un lieu commun de notre culture qui permet de discriminer deux types d'activités (pénible-vulgaire/noble-désintéressée). Nous réservons un statut différent à l'œuvre et au travail. Mais l'œuvre n'est évidemment pas sans lien avec le travail. L'œuvre en tant qu'œuvre, c'est d'abord le résultat d'une production et le travail est à l'origine de cette production. L'œuvre implique le travail ou le travail s'implique dans l'œuvre. Toutefois, l'opposition entre les deux oblige à supposer que la relation n'est pas réversible. Toute œuvre suppose le travail mais tout travail ne produit pas une œuvre. Et donc il s'agit de penser en même temps la solidarité entre l'œuvre et le travail et leur divergence. Paradoxalement donc, dans l'expression "l'œuvre en tant qu'œuvre" il faut entendre cette double dimension : en tant que produit d'un travail et en tant qu'irréductible à ce travail. Et cette double dimension renvoie, ultimement, à la vie. En quel sens l'œuvre est-elle une activité qui s'affranchit de la vie ? Ce travail qui conduit à une œuvre qui surmonte le travail, on peut le nommer le « travail de l'œuvre » (M. Guérin). Il faut donc faire le détour du travail pour comprendre l'œuvre.

C'est bien connu, le travail aura été longtemps méprisé par les hommes qui lui ont attribué toujours (jusqu'à l'époque moderne) des valeurs négatives : nécessité, malédiction, torture, obsession. L'image primordiale du travailleur c'est le laboureur ployé sur sa terre ingrate, épuisé année après année au même labeur. L'homme doit travailler pour vivre. Mais travailler n'est pas vivre, ou du moins ce n'est pas vivre la vie comme un libre épanouissement. Le travail est vital, donc il n'est pas la vraie vie. Le travail fait vivre, maintient en vie, assure la survie. L'animal n'a pas besoin de travailler pour vivre : sa condition, même au prix de l'inconscience, est plus heureuse. Le travail signale un désaccord originel (ou l'aboutissement d'un cycle immémorial) entre l'homme et la nature.

Mais il suffit d'ajouter la technique au travail, pour que la valeur du travail s'inverse. Bergson est bien inspiré de définir la technique non pas comme l'usage de l'outil, ni même comme la fabrication d'outils mais comme la capacité à fabriquer des outils d'outils. Avec cette capacité, il s'élance à l'assaut de la terre et du ciel. La technique assure « le prométhéisme du

Laurent Cournarie - © *Philopsis* – Tous droits réservés

travail [qui] culmine avec Marx » (Guérin, *op. cit*., p. 12). Le travailleur est certes un prolétaire, un damné de la terre, dans les conditions du capitalisme. Mais il est le héros de l'humanité future qui s'élèvera au-dessus de la nature. Et il sait qu'en luttant contre la nature, il lutte aussi contre l'homme. Son travail est son aliénation présente mais aussi la condition de sa libération future : par le travail il fait société, et la société des travailleurs aura raison de la société qui les exploite.

Mais la technique sauve-t-elle le travail de l'insignifiance ? La technique permet-elle l'accomplissement du travail en œuvre ? Car la substitution du progrès historique au retour éternel à la nature change-t-elle la donne ? Dans les deux cas, le travail est un épuisement. L'homme s'épuise à travailler et en travaillant il épuise ses forces. C'est une dépense non seulement pour l'individu, mais à l'échelle entière de l'humanité. Le travail d'aucune génération ne soulage les autres de la nécessité du travail. Chaque génération travaille pour vivre mais cet épuisement n'affranchit pas l'humanité du travail. Ainsi « à chaque fois, l'humanité donne tout ce qu'elle peut, non pas pour améliorer l'acquis ni pour préparer l'avenir — mais simplement pour être encore. Son travail aura été consommé : il a permis le passage du néant à l'être — et retour… » (*ibid*., p. 13). Le travail ne sauve pas de la nécessité du travail : Sisyphe. Car à qui profite vraiment le progrès accumulé par le travail, c'est-à-dire par « la concentration Science-Technique-Industrie » (*ibid*.). ? Chaque génération apporte sa pierre à la civilisation du travail, mais qui en profite vraiment ? Qui habite ce monde héroïquement façonné par le travail ? Ainsi soit le travail reconduit la nécessité, et il ne produit rien puisqu'il s'abîme dans la reproduction des conditions de la vie : soit ce qu'il produit est repoussé toujours plus loin, hors d'atteinte des hommes réels. La production du travail se résume ou bien à une reproduction indéfinie de la vie, ou bien à une promesse ou une croyance sans cesse différée.

Qu'y a-t-il de commun entre les deux ? L'inaccomplissement. L'humanité travaille en pure perte. Soyons encore plus précis. L'inaccomplissement tient au trait essentiel du travail. On feint de croire que la vérité du travail est la production. Ce faisant, on parle volontiers de l'œuvre produite par le travail. En réalité, ce qui décide du travail, ce n'est pas la production mais la consommation.

Cette thèse, contre le marxisme et contre la croyance moderne d'un accomplissement de l'homme par le travail — en travaillant l'homme réalise son essence, il devient en soi ce qu'il est pour soi — est précisément développée par H. Arendt. En travaillant l'homme ne s'affranchit pas de la nature, c'est-à-dire de la vie. « L'homme travaille pour survivre, c'est-à-dire pour se reproduire. Châtiment ou pure facticité, peu importe : le travail appartient à la sphère de la vie » (Guérin, *op. cit*., p. 15).

Le travail use les corps, consomme de l'énergie et finalement est consommé. Du travail, il ne reste rien : il détruit et est détruit. Il semble écarter la mort, en éloigner le spectre, mais pour la réintroduire discrètement. Selon le mot de Marx repris par Ricœur dans sa préface de *La condition de l'homme moderne* : « le travail s'épuise dans la reproduction d'une vie perpétuellement mourante » (p. 19).

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr